



Ma mère! — Page 327, col. 1.

— Oh! Adolphe, vous êtes sans pitié pour moi. Vous vous rendez malade; le chagrin mine vos forces et votre vie. Vous vous laissez abattre et vous vous livrez au désespoir comme si vous croyiez qu'il n'y a pas d'autres lèvres que les vôtres qui s'abreuvent au calice de vos chagrins. Je reste seule des semaines entières; du matin au soir je pense à vous et à vos parents, et quelquefois je répands des larmes que personne ne peut voir couler. Adolphe, vous savoir souffrant et découragé, c'est pour moi un poignard dans le cœur. L'espoir de vous voir un jour heureux est l'étoile qui éclaire ma triste solitude. Oh! ne m'ôtez pas cette unique consolation; ne tarissez pas cette source de ma force! Et, si vous ne trouvez plus de courage dans votre propre cœur, puisez quelque confiance dans la certitude qu'il y a une amie qui souffre de chacun de vos soupirs, et qui remercie Dieu chaque fois qu'elle peut surprendre sur vos lèvres un sourire de contentement ou d'espoir.

Adeline, en disant ces mots, tremblait d'émotion. Elle ne connaissait probablement pas la véritable nature du sentiment qui lui avait inspiré d'aussi éloquents paroles; mais elle parut comprendre cependant qu'il y avait quelque chose de solennel dans ce qu'elle venait de dire, car une sorte d'orgueil et d'enthousiasme brillait sur son visage.

Françoise poussa un cri, se jeta au cou de son amie, et balbutia quelques paroles de reconnaissance et d'admiration; Adeline tenait ses grands yeux noirs fixés sur Adolphe. Son regard était si doux, si suppliant et si pénétrant, que l'esprit du jeune homme ne put résister à son incompréhensible influence.

Il n'osait croire à la révélation qui paraissait contenue dans ses paroles, et s'efforçait de se persuader qu'Adeline n'avait d'autre but que de le tirer du désespoir par une si grande marque d'amitié; mais, malgré ses efforts, une irrésistible émotion s'empara de lui, et ce fut avec un sourire de reconnaissance sur les lèvres qu'il

tendit les mains vers la jeune fille en s'écriant :

— Oh! quel cœur généreux le ciel vous a donné! Vos paroles sont comme une rosée rafraîchissante qui rendrait au cœur le plus désespéré la foi dans sa fortune.

— Je puis donc espérer? Vous reprendrez courage? demanda-t-elle avec l'expression d'une joie triomphante.

Mais, en ce moment, la mère Valkiers ouvrit la porte du cabinet en disant :

— Adeline, votre servante est venue vous appeler. Vous devez retourner chez vous; monsieur votre père vous demande.

— Adolphe, il faut que je vous quitte, dit la jeune fille; n'avez-vous rien à me dire pour consolation?

— Bonne et noble amie! dit le jeune homme avec un regard où brillait une conscience nouvelle et un nouveau courage, allez, soyez tranquille, je lutterai encore contre mon sort; je relèverai la tête, j'aurai foi et espoir...

— Voyez, voyez! s'écria la mère étonnée. Adolphe a-t-il oublié son chagrin? Il rit, l'espoir brille sur son visage. Adeline vous savez faire des miracles! Il y a une demi-heure, le désespoir et l'inquiétude régnaient seuls ici. Vous êtes venue, et maintenant notre père lui-même a repris du courage. Que Dieu vous bénisse, mon enfant!

— Il faut que je m'en aille, dit Adeline; mon père m'a fait appeler, il pourrait se fâcher... Au revoir, Adolphe, et n'oubliez pas ce que vous m'avez promis. Au revoir, tout le monde.

Et la jeune fille s'élança hors de la chambre et traversa la rue à pas pressés pour regagner la maison de son père.

## DEUXIEME PARTIE.

## VI

Il se passait certainement quelque chose d'extraordinaire dans le village; car, sur le seuil de

chaque porte, on voyait des gens regardant avec une curiosité inquiète du côté de l'église, comme si une fâcheuse nouvelle devait leur arriver par là.

Dans la rue, près de l'église, un grand nombre de villageois, principalement des femmes et des filles, s'étaient rassemblés par petits groupes. — L'hiver n'était pas encore à sa fin : des glaçons pendaient au bord des toits, et le vent du nord soufflait âpre et piquant.

Çà et là on voyait quelques femmes battre des pieds ou se frotter les mains pour lutter contre la rigueur du froid; mais l'attention du plus grand nombre était si anxieusement fixée sur la porte du presbytère, adjacent à l'église, qu'ils ne semblaient pas sentir l'influence de cette rude température de janvier.

Quelqu'un apparaissait-il à la porte de la cure, tous les paysans émus faisaient quelques pas en avant, dans l'espoir de recevoir une nouvelle favorable; mais, chaque fois, ils se voyaient trompés dans leur attente, car la personne qu'ils interrogeaient du regard levait les bras vers le ciel, secouait la tête en signe de mauvais présage, et s'éloignait précipitamment dans l'une ou l'autre direction.

Alors, de tous ces groupes s'élevait une plainte unanime; tous gémissaient sur le sort de leur bon curé, qui, en pleine santé, venait d'être frappé tout à coup d'un mal mortel. Les uns prétendaient qu'il s'était blessé en tombant dans le cimetière; les autres que sa maladie était la suite d'un éternement trop violent. Ce qui ressortait plus clairement de leurs discours, c'est que personne ne connaissait la cause du mal dont le curé souffrait.

En se communiquant ainsi leurs inquiétudes, plus d'un villageois essuyait une larme sur sa joue, et maintes femmes portaient leur tablier à leurs yeux. Le curé était adoré de ses ouailles pour sa douceur et sa bonté, et l'on se désolait de sa mort probable comme de la perte d'un père tendrement aimé.